

LES GRANDS FAUVES DE L'AMÉRIQUE

UNE CHASSE AUX BISONS

En écrivant ce titre, il me semble commencer un article nécrologique. Je viens de lire, dans une revue américaine, un article sur l' " *Extermination of the American Bison* " C'est donc bien vrai. Le bison américain aura-t-il disparu avant son congénère d'Europe ? Les chiffres sont là. Le dernier recensement des bisons de la forêt impériale de Lithuanie (Russie) donnait un total de 1,500 têtes entre les deux troupeaux. Et il est prouvé qu'au 1er janvier 1889, il n'existait plus que quelques centaines de bisons sauvages.

Quelle navrante constatation que celle-ci ! Quand je songe qu'en 1870, le grand troupeau septentrional, celui qui paissait dans les vastes prairies du Dakota, du Montana et du Wyoming, était évalué à un million cinq cent mille têtes !

La horde méridionale, celle du Kansas, comptait, en 1871, quatre millions d'individus.

Et maintenant, du Nord au Sud, de l'Atlantique aux Montagnes Rocheuses, quelques centaines de bisons en liberté !

Bisons et Peaux-Rouges, pauvres nomades ! L'Anglo-Saxon a fait place nette.

Et l'on peut être heureux de se dire : J'ai vu ce

qu'on ne verra plus après moi ! J'ai vu une chasse aux bisons !

* * *

C'était en octobre 188... Des affaires de mines de plomb argentifère nous avaient attirés, plusieurs compagnons et moi, dans le territoire de Montana, alors très peu peuplé. Nous revenions à Virginia City, capitale du territoire. Un chemin de fer nouvellement établi—*Northern-Pacific, Saint-Paul Minneapolis*, si j'ai bonne mémoire,—nous permettait de revenir assez commodément aux villes populeuses de l'Est, en évitant les épouvantables *coaches* à douze chevaux qui composaient, il y a à peine vingt ans, les seuls moyens de communication. La voie était encore mal établie, plusieurs déraillements sans importance se produisirent. Je ne m'en plaignais pas outre mesure. A chaque instant, nous rencontrions des campements d'Indiens, accourus en foule pour admirer cette chose incroyable : une voiture marchant désormais sans les six couples de chevaux réglementaires ! Les arrêts forcés du train me permettaient de passer quelques heures avec ces étranges *Red-Skins*, ces Peaux-Rouges, dans la société desquels un voyageur ne saurait s'ennuyer.

C'est ainsi qu'un peu avant d'arriver à Fort-Bento, nous apprîmes d'une bande d'Indiens qu'un troupeau de bisons était signalé à trois milles environ de cette dernière ville. Mes compagnons, jeunes Américains de l'Ouest, Français amoureux d'aventures ou Anglais avides de grandes chasses

comme leurs ancêtres, les Saxons, formèrent aussitôt le projet de suspendre le voyage et de s'approprier quelques toisons, qui déjà, à cette époque, valaient pour le moins vingt dollars. Mais force nous fut de remettre la partie au jour suivant. Nous n'avions pas de chevaux à notre disposition : l'Indien ne prête pas volontiers sa monture. Puis, nos bagages couraient le risque de diminuer de poids et de volume, si nous ne les mettions pas en lieu sûr.

A Fort-Bento, l'excellent M. W. Drummond, directeur du bureau des vivres, nous fournit de vigoureux *mustangs*. Quatre heures après l'arrivée du train, nous galopions joyeusement en rebrousant chemin le long de la voie, à la grande stupéfaction des 1,500 habitants de la petite ville, qui ignoraient encore la présence d'un troupeau de *buffaloes* dans la campagne avoisinante et croyaient sérieusement que nous partions lyncher quelques bandits des environs.

Nous n'eûmes pas de peine à retrouver nos Indiens. Quelques rasades d'eau-de-vie et la vue de nos dollars décidèrent deux ou trois d'entre eux à nous accompagner. Bientôt notre petite bande, lancée au galop, croisa de larges chemins qui traversaient la plaine déserte et nue en formant des lignes parallèles. C'étaient là, me dit-on, les routes des ruminants sauvages, lorsqu'ils émigrent périodiquement d'un canton à l'autre.

Les Indiens s'arrêtèrent brusquement, le bras tendu vers l'horizon. En suivant cette direction, j'aperçus un point noir qui faisait tache dans le



Etendu à plat ventre, je vise longuement. — Page 308, col. 2

ton grisâtre de l'immense prairie. " *The buffaloes !* " crièrent les hommes, qui s'animaient déjà et semblaient goûter par avance les émotions de la chasse.

Je croyais me tromper, et ma vue se troublait à force de regarder fixement cette tache noire. Après cinq minutes de galop, je pus me convaincre que nous étions bien en présence du troupeau cherché. Il devait occuper plus de 40 hectares de terrain,—et peut-être une ondulation, invisible de loin, cachait-elle la réelle étendue. En calculant, ce qui est la moyenne reconnue, vingt individus par acre, on voit que nous avions devant nous une bande de 2,000 bisons pour le moins.

Ceux de nos compagnons qui connaissaient déjà ce genre de chasse, réglèrent aussitôt l'attaque. Nous nous divisâmes en sept groupes de deux chacun, et nous nous élançâmes pour cerner les bisons dans un cercle de 3,500 pieds de rayon. Le buffalo n'a pas la vue perçante. A cette distance, nous pouvions les décimer à notre aise sans attirer leur attention par la fumée de nos rifles à répétition ou le bruit des détonations.

A cette heure-ci, dans mon ermitage où les grands arbres d'un jardin me cachent les cheminées moroses et la lèpre des laides murailles grises, je ferme les yeux pour revoir plus clairement ce beau coin du Far West, cette vaste mer ensoleillée, ces horizons aux lignes rigides, cette masse compacte qui pourrait être un brunâtre amas de rochers et qui, malheureusement, est une chose

vivante, un troupeau criant, bêlant, de belles et bonnes créatures que je massacre stupidement, sans même juger du résultat de mes coups. Et j'ai horreur maintenant de cette chasse imbécile !

Etendu à plat ventre dans l'herbe, mon rifle appuyé sur mon *poncho* de laine, je vise longuement, à coup sûr, au point de mire voulu. Mon compagnon, un taciturne métis de Mexicain et de Français, tire à la façon de son pays, en s'accroupissant sur les talons. Nos chevaux paissent à cent pas de là ; le mien relevant la tête de temps en temps, les oreilles tendues, comme à l'approche d'un danger. Je comprends bientôt la cause de cette inquiétude. Du fond de la prairie monte vers nous un bruit indescriptible, comme un roulement de tonnerre assourdi. Ce sont les mugissements de ces milliers de bêtes. Il faut qu'elles soient bien nombreuses pour que leurs voix, qui ne rendent d'ordinaire qu'une sorte de sourd roulement, produisent en s'unissant un retentissement aussi fantastique.

Maintenant, en y songeant froidement, je considère que j'aurais mieux fait,—mais il en est bien temps !—de continuer mon voyage jusqu'à Virginia City. Je n'aurais pas ces meurtres sur la conscience. Mais allez donc raisonner dans des cas pareils ! On a un bon rifle en main, une cible magnifique devant soi, et l'on tire. A la douzième cartouche, nous nous souvînmes à temps que c'était là le nombre fixé, et nous courûmes à nos chevaux.

—Attention ! murmura Santiago, après quelques minutes de galopade. Nous sommes en avance.

Et il me montra d'un geste nos camarades qui accouraient de leur côté vers le troupeau.

—Laissons-les entrer les premiers, ajouta mon prudent compagnon. Une peau vaut bien un cuir.

Je ne compris pas d'abord cette hésitation. Je distinguai nettement les bisons, qui ne semblaient pas se douter encore de notre présence. Quelques balles avaient porté. Les buffaloes se groupaient autour des cadavres, les flairaient à plusieurs reprises et se remettaient stupidement à brouter l'herbe.

Des cavaliers s'élançèrent au galop dans le troupeau compact. Les premières bêtes s'écartèrent sans répondre à l'attaque. Il devenait facile de les tuer à coups de sabre, leur nonchalance permettait de les pointer aux parties vitales.

Mais un jeune homme eut la malencontreuse idée de décharger son revolver sur un taureau, sans lui causer autre dommage qu'une blessure à l'épaule. C'était un animal splendide, colossal. Le mugissement qu'il poussa en s'élançant sur son ennemi dispersa le troupeau, qui se mit en un instant hors de portée, sous la grêle de coups de carabines.

Quand le terrain se fut éclairci, nous aperçûmes l'énorme bête qui se reculait pour fondre de nouveau sur le malheureux Américain, étendu à terre